

[À Giselda Zucconi]

Rome, le 6 Déc. 81

Ma bonne, ma pauvre Elda, mon pauvre ange.

Je viens jute de remonter chez moi, j'ai cherché parmi les autres lettres la tienne, je l'ai ouverte avec la même émotion que j'éprouve toujours inmanquablement lorsque je reconnais ton écriture ou celle de papa, et je l'ai lue, et je me suis senti tellement mal, mon cœur s'est serré.

Tu es triste, triste, et tu me dis des choses que je ne comprends que trop bien et qui me déchirent.

Pourquoi depuis quelques jours utilises-tu tant de petits points et de lignes sous certains mots ?

Pourquoi ? Doutes-tu peut-être ?

De quoi ?

Oh je t'en supplie, je t'en supplie de toute mon âme.

Elda, de toute mon âme je te supplie de ne pas me tourmenter aussi féroceement. Ne sais-tu donc pas que tu me rends désespéré ?

Si maintenant, après que tu as tant souffert pour moi, après que tu as versé tant de larmes, après que tu as versé tant de sang du cœur, si maintenant je venais te dire de manière plus ou moins voilée : « Tu commences à ne plus m'aimer ! » Dis, Elda, que ferais-tu ?

– Moi je t'adore, je t'adore, je t'adore toujours, surhumainement, indiciblement, et pour toi je souffre et je combats et je pleure et je veux que tu le croies, je ne veux plus que tu me blesses, pas même du moindre voile de doute.

– Je ferai tout ce que tu veux, je t'écrirai tous les jours, toutes les heures pourvu que tu me donnes un seul sourire, pourvu que tu me dises un seul mot rieur, serein...

Adieu, adieu.

Je suis à toi, je suis à toi, rien qu'à toi, et pour toujours, et pour toujours, Elda, adieu.

Gabriele

Ma divine à moi, ma divine Elda !

Je t'écris, je t'écris après si longtemps, je t'écris avec les larmes aux yeux, avec mille soupçons dans le cœur, avec une angoisse indicible, avec un brûlant désir de tes mots d'amour, de tes baisers, de tes caresses.

– Que fais-tu, comment vas-tu, comment vas-tu, ô ma pauvre Elda, ô mon pauvre ange ?

Je suis ici à Rome depuis une dizaine de jours, des jours infernaux, sans pouvoir t'écrire une seule ligne, sans pouvoir te dire que je t'adore, que je t'adore désespérément sans cesse, que je pense sans cesse à toi, que je t'ai sans cesse dans mon âme.

– Écoute, ce doute, c'est un tourment atroce pour moi maintenant : qui sait quelles tristes, quelles sombres fantaisies t'auront traversé l'esprit ! Qui sait ce que tu auras pensé de moi, de mon amour, qui sait !

Peut-être, peut-être es-tu maintenant effondrée, es-tu malade. –

Oh Elda, si tu m'aimes encore, dis-moi dis-moi tout, raconte-moi tout, ne me cache rien !

Le 14 janvier 82

Ma divine Elda !

Aujourd'hui est l'une de ces journées où je me sens comme un naufragé dans un océan d'ennui et de mélancolie, où je me sens plus seul et loin de toi, divine Elda !

Je suis resté tout le temps ici à la maison après m'être levé très tard, et ici je ne suis parvenu à rien faire, sinon écrire une lettre à papa... J'ai commencé dix occupations, et j'ai aussitôt arrêté, dégoûté : je suis resté là dans mon fauteuil longtemps, dans une inertie triste, en pensant à toi, en me dissolvant dans un désir sans fin...

Justement, tu vois, j'ai l'impression qu'il me manque quelque chose de nécessaire pour vivre ; j'ai l'impression de défaillir peu à peu [...]

J'ai lu tant et tant de fois ton poème d'aujourd'hui, ton poème plein débordant d'amour. Je te remercie, je te remercie mille fois, mon ange, ma lumière, ma très divine Elda !

– Mais pourquoi, mais pourquoi – me suis-je demandé en pleurant – mais pourquoi devons-nous être loin l'un de l'autre ? Ou, étant loin l'un de l'autre, pourquoi devons-nous nous aimer si désespérément ?

Oh Elda, Elda, mon Elda !

Gabriele

Ma divine, ma fée !

Quelle étrange créature es-tu donc ?

Comment fais-tu, Elda, comment fais-tu donc pour remuer aussi profondément les plus intimes fibres de mon cœur ? Tu as un charme indéfinissable, un charme qui m'entraîne, qui m'exalte, qui m'enveloppe tout entier et m'arrache des cris de passion, des frémissements d'amour, des désirs ardents de joie surhumaine...

– Que te dire de ta lettre de ce matin ?

Crois-moi, j'en subis encore l'effet tout-puissant et je ne puis rien te dire, et je tremble de toutes mes veines...

– Je l'ai lue vingt fois avec une émotion toujours croissante ; j'étais comme fou ; j'ai erré toute la matinée comme si j'avais perdu la mémoire ; je viens seulement de rentrer, j'ai relu ta lettre...

Y as-tu donc mis un filtre fatal ? Je t'écrirai demain, maintenant je ne peux pas ; maintenant je ne peux que te répéter d'une voix étranglée...

Divine, divine, divine, je t'adore, je suis à toi à toi à toi désespérément éternellement à toi, divine divine divine.

Adieu, adieu. Pardonne-moi, mais je me sens défaillir.

Gabriele

Rome, le 27 mars 82

Ma belle belle belle enfant, voici un baiser si long et frémissant et sonore que ta maman fera les gros yeux et, en souriant de son divin sourire, nous dira que nous devons changer de méthode...

N'écoute pas ta maman, tu sais ? Rends-moi cent autres baisers et tous plus longs, plus chauds, plus sonnants les uns que les autres...

– Que je suis content de ta petite lettre lumineuse, mon Elda ! C'est comme si je te voyais, avec ton visage pâle illuminé de tes deux yeux fauves grands comme ça, illuminé du rire indescriptible de ta bouche, un rire dont le tremblement argentin pénètre jusqu'au fond de mon âme avec sa splendeur d'œillet fleurissant.

Rome, le 28 mars 82.

Vois-tu, terrible petite tigresse, vois-tu, quand j'ai lu ton crépitant étincelant rutilant poème et que je me suis enivré de ta joie enfantine et de ton divin amour, vois-tu, j'ai été assailli par une frénésie si furibonde, et des frémissements si longs et si sauvages ont parcouru mes veines et des désirs si ardents ont dévoré mon âme que si tu avais été là, pour ton malheur, tu n'en serais pas sortie vivante, je te le jure...

– Quelles folies ai-je imaginées! J'aurais voulu être avec toi, seul, dans cette splendide lumière blonde de mars, au milieu d'une prairie infiniment verte et étoilée de fleurs ; et te poursuivre haletant, et te rattraper, et incendier ton corps de mes baisers plus ardents que le soleil, et te recouvrir de fleurs par poignées, te recouvrir t'enterrer dans une tombe fraîche et parfumée, ô magicienne, ô déesse, ô ma suprême joie et mon tourment suprême!

Elda, mon Elda!

Je suis resté ici jusqu'à maintenant à penser à toi, à t'adorer divinement de toute mon âme, à essayer de jouir encore un atome de ces ivresses par l'intensité du souvenir ; et ensuite à me torturer le cœur avec des peurs, avec mes fantasmes terrifiants, en relisant les pages ardentes et désespérées de ta lettre et en attendant une réponse à mon télégramme.

– Il est trois heures de l'après-midi, je viens de recevoir ton télégramme de Florence, et je me suis calmé un peu...

– Je ne sais pas, tout ce qui est à toi, tout ce qui a un rapport même lointain avec toi, tout ce qui me fait penser à toi, tout cela provoque chez moi une émotion profonde et indescriptible, et me fait trembler comme une feuille, et m'émeut à me faire pleurer...

– Ce télégramme je l'ai gardé devant les yeux longtemps, sans m'en rassasier ; cette lettre je l'ai gardée contre mes lèvres je ne sais combien de temps, et des lèvres je cherchais avidement quelque signe de tes doigts, je cherchais des narines ton odeur, je te cherchais toi toi toi, toujours toi.

– Quelle excitation terrible est dans tout mon être ! Je ne peux ni ne sais comment éloigner de toi ma pensée, pas même un minuscule minuscule instant... Oui, il me semble aussi que mon amour a grandi de façon terrifiante... Et il était déjà si grand, et il était déjà si profond avant !

– Nous ne sommes séparés que depuis un jour : cela me semble un temps infini. On me demande : Quand es-tu rentré? J'hésite à répondre : Hier.

J'ai l'impression de mentir, j'ai l'impression d'avoir été ici, dans cette grande solitude ardente, des mois durant déjà, et toujours avec cette féroce envie de toi, de te voir, de t'embrasser, de te serrer dans mes bras comme si je ne t'avais plus jamais vue, plus jamais serrée dans mes bras, plus jamais embrassée !

– Hier soir en fermant ma lettre j'éprouvai une sensation atroce ; je ne sais pas, j'avais l'impression de ne pas pouvoir m'en séparer, j'aurais voulu écrire, encore, écrire toujours, pour m'illusionner, pour croire que je te parlais... qui sait !

Pescara, le 12 juillet au matin

Ma divine à moi à moi à moi à moi !

Je t'étouffe de baisers, je te mords, je défais tes cheveux, je les enroule autour de mon cou comme des serpents, je te soulève à bout de bras et te porte en courant, comme on porterait une petite fille, au milieu de tes cris, de tes rires, en te lançant des baisers à l'aveuglette, sans me préoccuper de savoir où ils tombent, sur ton visage, sur ta poitrine, sur tes jambes, sur tes mains, partout.

– Qui t’apprend, dis-moi, qui t’apprend donc à écrire de telles lettres ? Qui t’apprend les enchantements, les sorts, les charmes qui m’ôtent la raison, qui m’arrachent de suprêmes cris d’amour et de désir, qui me font trembler et pleurer, qui me font oublier toute autre chose, dis-moi, qui t’apprend cela ? –

– Hier je ne pouvais plus me détacher de tes pages, je les lisais, je les relisais sans jamais m’en rassasier, laisse-moi m’exprimer ainsi : je les buvais !

– Oh, ce rêve, ce rêve, ce rêve inoubliable !

– Tu ne peux pas imaginer, Elda, tu ne peux pas imaginer ce que je ressentais en lisant : sans doute étais-je aussi pâle qu’un cadavre, mais mes yeux lançaient sans doute des éclairs.

– Ma gentille à moi à moi à moi, ma belle, ma resplendissante, ma sainte, ma divine, ma maîtresse immortelle !^[L]_[SEP]

Et, tu sais !, quand je te parle comme ça, ne me dis plus : non ! ce n’est pas vrai ! ; ne me le dis plus parce que tu me fais mal, parce que tu me donnes des élans irrésistibles qui brûlent mon âme. – Hier tu m’écrivais : Non, je ne suis pas belle ; et moi là, tout seul, comme un fou, je criais :

– Oui, oui, oui, belle comme une fée, belle comme ma déesse, belle comme mon plus beau rêve de poète ! Et je répétais ces mots, en tremblant, et mes pleurs m’étouffaient.

82. Le 6 août – Francavilla

Ma divine ! J’ai ici ta petite lettre d’aujourd’hui, un poème brûlant d’amour et de désir ; mais où est donc celle d’hier ?

Tu ne m’en parles pas, il est donc certain que tu m’écrivis comme à ton habitude. La lettre se sera peut-être égarée, d’une manière ou d’une autre ; peut-être que l’adresse n’était pas précise, qui sait !

– J’en ai eu vraiment beaucoup de chagrin, et j’en ai encore. Qui sait quelles belles choses tu m’y disais ! Quelles douces paroles !

– Moi, plutôt que de perdre une de tes lettres, je perdrais pour toujours la plus belle de mes odes, un livre entier, même, auquel j’aurais travaillé d’arrache-pied toute une année durant.

– Tes lettres, ces merveilleuses délicates floraisons de ton âme, ces magnifiques petits poèmes d’harmonie et de passion, sont pour moi des choses sacrées, ce sont des reliques, des amulettes que je voudrais garder toujours contre mon cœur –

Là, tu y es toute entière, tu y es avec tes élans irrésistibles, avec tes mélancolies profondes, avec tes larmes, avec tes sanglots, avec tes longs désirs, avec tes longs rêves, avec tes voluptés profondes, avec tes pudeurs virginales ; là, tu y es toute entière.

Cette grande pile de feuilles que j’ai chez moi sur mon écritoire, c’est mon poème intime, c’est ainsi que je l’appelle, et c’est vraiment un poème, un poème fascinant et musical et ardent et humain.

Quand nous serons mariés, avec quelle intense joie et quels étranges battements de cœur nous relirons ces pages qu’on dirait parfois écrites avec le sang du cœur !

Pescara, le 11 septembre 82

Ma divine, ma divine, ma divine

Ta lettre bleue si pleine d’amour et de douces prévenances a fait un bien indicible à mon âme. Je l’ai lue et relue, et je l’ai gardée toute la journée avec moi, contre mon cœur.

– Merci, merci aussi pour les paroles prévenantes de ton papa et de ta maman. Embrasse-les de ma part, embrasse-les avec un élan de tendresse et dis-leur qu’en les lisant j’ai eu les larmes aux yeux et que j’ai ardemment souhaité leurs baisers sur mon front pâli.

– Maintenant je vais mieux, beaucoup mieux.

Villa, le 9 octobre 82

Ma magicienne, c'est un matin d'hiver froid et gris. Hier le soleil des vendanges inondait toute la campagne et la mer et il me réchauffa tout le long du chemin. Quelle magnifique chevauchée dans l'après-midi doux et limpide, face à la divine et bénigne mer Adriatique !

– Ce matin le ciel est couleur de cendre, il y a dans l'air une humidité fastidieuse qui s'infiltré dans les os.

– Et toi que fais-tu ? Es-tu gaie ? As-tu du soleil ?

– Tu me demandes avec insistance si je viendrai à Florence ce moi-ci. Qui sait ! Le mieux est de ne faire aucune promesse et de ne fixer aucune date, comme ça il n'y aura ni trouble ni anxiété.

– Je devrai sans doute passer tout le mois d'octobre ici ; quand je serai à Rome alors j'essaierai de venir, mais je ne promets plus rien, je ne fixe plus rien, rien.

– Tu sais combien l'envie de toi me tourmente. J'essaierai à tout prix de te revoir le plus tôt possible.

[À Evelina Scapinelli Morasso dite Titti ou Manah]

Maya, vraiment je ne sais plus comment je vis. Je vis en rêvant. Je rêve en vivant. Maintenant je me souviens d'avoir écrit quelques pages sur cette manière d'être, c'était à Zurich, en terre étrangère, où je flânais après avoir écrit un livre touffu.

Rêver en Maia.

Je suis devant l'heure la plus atroce – féroce! – de ma journée. Je dois me raser [dessin phallique]!!!
Rappelle à la douce et bourrue Aelis que je suis invité à une soirée de Disssques.

Mange!

Gabri

Manah, après la sauvage fièvre d'hier soir, après notre volupté vorace entre les deux gouffres, je me réfugiai dans la Forge avec la Mélancolie sans encombre. J'appris que, par chance et par sagesse, tu étais allée manger avec Luisa. Alors je descendis dans notre chambre, celle de l'Esclave. Je t'avais tout donné, avec toutes les caresses. J'étais à jeun de sommeil depuis trois jours et de nourriture depuis deux. Après avoir dévoré ta chair odorante, je n'avais aucune envie d'effacer en moi tes saveurs avec les mixtures de la cuisine commune. Mais je fus pris d'une sorte de léthargie et je ne me réveillai qu'après minuit.

Je ne vins pas te chercher, par miséricorde pour toi. J'espérai que tu recevrais du Dieu charnel un sommeil mérité. Pour te décourager je fis éteindre les lampes.

Mais la Déesse Volupté, avec tes formes, gît à mes côtés.

Tu ne m'avais jamais autant plu. Même tes pêches liguriennes me parurent insipides en comparaison.

« Trois+trois+trois et une femme ». La femme réunissait en elle cent+cent+cent fruits.

Que tu sois louée.

Je suis réveillé depuis sept heures parce que j'ai voulu dire au revoir à Louisa qui partait pour ses soins pénibles.

Maintenant on me dit que tu es réveillée aussi, et que tu as pris d'abord du café et ensuite du lait!

Quand pourrai-je embrasser tes belles pattes?

Ici il y a un autre problème.

La cheminée de ma Salle de Bains était sur le point de s'écrouler. Les ouvriers travaillent sur le toit. Puis-je monter pour la consultation? Comme je voudrais retrouver dans ton lit étroit la volupté d'hier soir, semblable au délire d'un faune et d'une nymphe presque déesse sur le bord d'un abîme terrifiant.

Mon lit est frais. Les coups sur le toit renouvellent le danger. Qu'il est agréable de délirer avec la menace des tuiles sur ma tête.

J'ai faim et soif de ton sein.

Gabri

18.VI.36.

Manah, où es-tu? Que fais-tu?

t'es-tu perdue dans les labyrinthes du Vittoriale?

tends-tu des embuscades dans le Jardin?

Manah, j'ai dormi, en tissant dans mon rêve une robe noire qui se détache de tes épaules blanches sans les offenser.

Moi seul pourrai la dégrafer ou la soulever pour toucher ton triangle brun là où la peau est encore plus fine.

J'entre maintenant dans l'eau bleue. Puis je monterai à la Forge. Et je crierai sans musique jusqu'à ce que tu accoures !

Je t'offre mon livre secret, et j'insère ma marque entre ses pages, comme je voudrais en insérer une entre deux caresses, ou entre deux plis de ton âme où il n'est pas donné de lire.

Ariel

Couché à côté de toi je n'arrivais pas à dormir, car je souffrais encore de la brûlure de tes baisers parlants. Toi tu respirais comme une petite fille innocente.

Le petit casque d'or brillait encore sur l'oreiller après que j'eus éteint la lumière.

Par moment j'effleurais tes pieds et tes jambes sous prétexte de te recouvrir du voile d'Agra.

Vers huit heures le sommeil de Fessionie m'a abattu tel un coup de massue sur le crâne. Je me suis réveillé après midi, et j'ai cherché ma compagne de nuit. Le voile d'Agra conservait tes formes, mais toi tu t'étais enfuie en empruntant la ruse silencieuse des Rêves.

J'étais effaré parce que je craignais que tu ne te sois cachée et ne veuilles me faire peur. Après une prudente exploration, je devinai que tu t'étais enfuie par le couloir court ; mais par quelle porte?

Quand tu t'enfuis tu connais tous les passages et les cachettes, mais pas quand tu viens à mon appel. Chatte espiègle!

Titti, je suis resté longuement dans ton lit : dans ton odeur, dans la fleur pâle et sèche de ton corps magique, en restant toujours et encore la bouche pressée sur ta touffe brune, en jouant par moments sur la double flûte de tes jambes de coureuse fantastique.

J'étais ivre de toi, et je souffrais de toi.

Maintenant je souffre de toi. La jalousie me torture sans arrêt.

Il faut que tu rentres à ta maison de séductrice, et que tu me laisses mourir de consommation.

J'étais libre et impétueux.

Maintenant je ne peux que mourir.

Tu prolonges dans mon sang une fièvre que les fantômes ravivent.

Et je n'ai pas la force de te tuer sans te donner le temps de me regarder.

Je suis fait de toi.

Ariel

Ma chère chère, j'ai été très mal jusqu'à présent.

Mais plus mal, plus mal, en pensant que tu es ici et que tu ne peux pas – tu ne dois pas – venir près de moi.

Mon mal est irréparable. Je n'avais jamais senti jusqu'à aujourd'hui, aussi profondément, l'horreur de la vieillesse. Voilà que le courage me manque : je veux dire, le courage de lutter.

J'ai la mort dans les os : « sœur notre mort corporelle ».

Si tu n'étais pas ici, si je ne devais accepter ton sacrifice – moi qui de toute ma vie n'ai jamais accepté le sacrifice de personne, toujours prêt au contraire à me sacrifier moi-même le sourire aux lèvres, à la paix comme à la guerre – je pourrais peut-être m'efforcer de me soigner, de consulter un grand médecin, en espérant le miracle de te revoir, de te serrer une heure seulement contre moi.

Peut-être.

Petite, sois-moi indulgente et charitable. Ce n'est pas de ma faute si le fardeau des ans m'accable, et si je t'aime tant.

Gabri.

9 nov.

Manah, tu es maintenant une belle pierre polie sous la pluie. Tu ne peux pas tu ne peux pas partir. Il était écrit que tu resterais avec moi un jour de plus. Tu ne pourras récupérer ta voiture qu'avec un ordre écrit et signé de ma main. Tu es ma prisonnière. Au troisième jour je t'aime plus qu'au premier et qu'au second. Je me sens enveloppé par ta peau ; et je ne veux pas en sortir.

Je n'ai pu dormir, brûlé et rebrûlé par ton triangle.

Quand pourrais-je te chercher et te trouver ?

Maintenant je ne me baigne pas dans de l'eau de pluie mais dans de l'eau bleue. Que je fus heureux dans ta chambre close, dans ton lit étroit ! Cette journée lugubre est faite pour les expériences que je te proposais quand tu avais le visage pur et resplendissant, et la bouche un peu convulsée. Je connais la manière d'embrasser tes mains pour te troubler....

J'avais pour toi cette nuit ces pastilles pour ta gorge irritée par l'excès de tabac.

Je pense à l'Aupaishtaka, qui est désormais notre caresse.

Ariel

29.V.

Petite – charnelle et céleste – j'ai mangé comme « un loup des Abruzzes ». Tu dois être seule à table !

Je me suis allongé. Ensuite je me raserai, hélas. Ta dernière caresse, à genoux, était plus que divine. La saveur de ta Rose dans ma bouche était plus suave qu'un nectar. Ta touffe est ma barbe éternelle. Je t'adore sans savoir pourquoi. J'embrasse ce que tu me refuses.

Ariel

Amie ennemie ; Délice des délices, toi qui me tourmentes au delà de tous les tourments,

en bas de la page tu me dessines ta bouche surhumaine en train d'être rougie par le cinabre infernal... Voulais-tu me brûler ? Savais-tu que tu me brûlais ?

Petite, ma petite, je suis ensorcelé, je suis intoxiqué. Je ne peux résister jusqu'à demain. Je te demande la caresse de ta bouche, celle de l'autre nuit, avec la Neige : dans la petite pièce de l'enchantement et du gouffre, ou dans la Forge, ou dans le lit de l'Esclave, où tu veux.

Si j'avais la hardiesse de te dire mon choix, je te dirais : « dans la pièce enchantée ».

Si tu ne veux pas, envoie-moi un cartel avec une injure sanglante (aïe !)

Mais, si tu as de la mémoire et de la pitié, fais-moi connaître de vive voix ton acquiescement par un simple « Oui ».

Pardonne-moi. J'ai retrouvé ta boîte niellée devant ton portrait debout près de la Colonne.

J'embrasse ton abricot au delà de l'infortune sans remède, avant demain. Demain n'est jamais

certain.

Gabri
9.VII

Petite, douce, je voulais monter moi-même ce soir t'apporter la médaille d'Afrique ; mais je me sens mal.

Il est beau, bien-sûr – après avoir tant aimé son aimée – de sentir que l'amour va au delà du lien. Je ne parviens pas à me persuader que demain tu ne seras plus ici près de moi – que cet octobre de profonde béatitude se termine, est terminé.

Toutes tes traces, toutes les miennes, sont au pied de notre lit. J'avais commencé à enlever les objets chers de ces deux étagères de marbre rouge et de bronze doré qui me faisaient trembler pour ta folle tête d'or. Ma gorge s'est serrée ; et j'ai dû interrompre, laisser en plan.

Jamais, petite, jamais je ne me suis senti aussi étroitement lié à une autre créature. Crois-le : jamais. Il suffit que tu repenses à ces dernières semaines : à nos derniers sommeils après les voluptés exténuantes.

Plus tard j'irai revoir la Tanière et les précipices, où nous avons été ivres et non rassasiés.

Je disais, presque pour rire : « Maintenant je vais me mettre à pleurer ». Et aujourd'hui je dois faire des efforts sans cesse renouvelés pour repousser dans le cœur le nœud qui me monte du cœur.

Quel nom puis-je te donner, mon amie ?

Tu es sans nom comme toute chose infinie.

Ton Gabri
